

qui ne veut être happé au grand passage. Comme disent les petits quand ils font un échange :

*Deux fois le tour de l'enfer :
Si tu le reprends,
La troisième fois dedans !*

Les bras d'argent

Il y avait une fois un homme qui avait une fille de seize ans, si bonne et si belle que rien plus. Mais cet homme ne rêvait que de mener large vie ; et comme il n'avait pas le gousset trop ferré, il aurait mieux aimé bourse pleine en sa poche que cette fille en sa maison.

Un jour, comme il passait devant la grande auberge, en entendant le carillon des verres et tout le train des buveurs qui chantaient, il cria devant soi :

« Ha, si cela me fournissait d'écus pour pinter tout mon saoul, je vendrais bien ma fille au diable ! »

Pas plus tôt dit, il voit venir le diable.

« Si tu veux me la vendre, je te la paie autant de cent écus que tu me dis le désirer.

— Sur ce pied-là, c'est un marché conclu. »

Le diable aussitôt compte l'argent, compte que compteras, tant que tu en voudras, je peux t'en remettre. Puis il dit :

« Cette nuit, sur la mi-nuit, je viendrai chercher celle que j'achète.

— Je l'ai vendue ; vous viendrez la chercher. »

Sur la mi-nuit, quelqu'un cogne à la porte.

Du fond du lit-placard l'homme appelle sa fille :

« Entends-tu ? On cogne à la porte. Lève-toi et va vite ouvrir. »

Sa fille donc se lève. Elle prend de l'eau bénite, elle fait un signe de croix et, en grande obéissance, elle ouvre la porte sur la nuit.

« Je ne vois rien.

— Comment! tu ne vois rien?

— Non, mon père, je ne vois rien. »

Et elle retourne se coucher et se rendort.

Le lendemain, sous un grand arbre, au fond des bois, le diable se présente à l'homme.

« Eh bien, se hâta de dire l'homme, cette nuit, que s'est-il passé? Vous n'avez pas emmené cette fille?

— Tu devrais le savoir : l'eau bénite me gêne. Que toute cette eau-là disparaisse de la maison, sinon je n'aurai pas de prise. Cette nuit, sur la mi-nuit, je reviendrai chercher ce que tu m'as vendu. »

Avec le diable, il faut passer par les petits chemins. L'homme ne laissa pas tomber son commandement; le soir, il n'y avait plus à la maison la moindre goutte d'eau bénite.

Sur la mi-nuit, quelqu'un cogne à la porte.

Du fond du lit-placard, l'homme appelle sa fille :

« Lève-toi, lève-toi! Entends-tu comme on cogne? »

Elle se lève, cherche l'eau bénite. Voilà qu'elle n'en trouve pas.

« Entends-tu comme on cogne? Qu'attends-tu pour ouvrir? »

La pauvre alors va à la cruche, prend de l'eau pure, fait son signe de croix. Et ce fut la même chose à cause de l'intention qu'elle avait. Cela fait, elle ouvre la porte.

« Je ne vois rien.

— Comment! tu ne vois rien?

— Non, mon père, je ne vois rien. »

Le lendemain, en quelque lieu écarté, au fond des bois, le diable de nouveau se présente à cet homme.

« Je n'ai pu enlever ta fille parce qu'elle s'est encore signée et l'eau pure, pour un coup, a valu l'eau bénite. Ote-moi cette nuit toute eau de la maison. Sur la mi-nuit je saurai bien la prendre. »

Sur la mi-nuit, de fait, tout recommence. On cogne et recogne au-dehors. L'homme comme toujours, du lit crie à sa fille :

« Dépêche-toi! Cours vite ouvrir! Il y a quelqu'un qui cogne à notre porte.

— Quand j'y vais voir, il n'y a personne. C'est la troisième

nuit que ces coups-là reviennent. J'y vais, je ne vois jamais rien.

— Lève-toi! lève-toi! dépêche! »

« On dirait que j'ai peur », pensait la pauvre enfant. Elle cherchait partout de l'eau bénite, de l'eau pure : dans le bénitier, dans la cruche. Et rien, où que ce fût, pas une goutte d'eau.

La mère avait fait la lessive : dans un cuveau, il y avait du lessif. Elle trempe sa main, fait son signe de croix et court alors ouvrir la porte.

Mais cette fois, ce n'a pas pu aller, ce lessif... Parce qu'il avait bouilli.

Le diable se saisit d'elle, la jette sur son âne et l'emporte au triple galop.

Elle, elle a bien assez crié, bien assez appelé son père. Le père savait trop de quoi il retournait. Il n'avait garde de sortir de son lit, puisqu'il avait vendu sa fille et qu'il avait empoché les écus.

Pendant ce temps, le diable et l'âne tant qu'ils pouvaient avançaient chemin. Les pieds de l'un, les fers de l'autre faisaient du feu sur les cailloux, et le pays leur fuyait au-devant.

A la croisée de quatre routes, voilà qu'ils trouvent une croix. Dès qu'elle l'aperçoit, cette fille se signe. Le diable, furieux de n'avoir pu l'empêcher, lui abat le bras d'un seul coup.

Plus loin, plus loin, dans les montagnes, ils trouvent une deuxième croix. Le diable n'aurait pas imaginé qu'elle pût encore se signer, puisqu'elle n'avait plus de main droite. Mais, courage! elle fait son signe de croix de l'autre main. Alors, lui, comme il avait abattu le bras droit, d'un coup, il lui abat le bras gauche.

Ils avançaient toujours. Le diable de si loin qu'il pouvait, veillait à éviter les croix. Soudain, pourtant, à un détour, derrière une touffe d'épine, ils en trouvent une troisième. Elle n'avait plus de mains, plus de bras, la malheureuse. Mais son signe de croix, elle voulait le faire, et elle le fit de sa tête.

« Je ne te tiendrai donc jamais! »

Le diable, de rage, l'arrache de l'âne; il la prend, il la jette au fossé :

« Et là, fille sans bras, il faudra bien que tu meures de misère! »

Cependant, se traînant comme elle put, elle vint à bout d'en sortir.

Elle passa sous un grand buisson qui fleurissait tout rouge et blanc, et elle s'abrita sous ses branches, en n'attendant plus que la mort.

Dans ce pays il y avait un château. Dans ce château, il y avait un gros chien noir. Les maîtres de ce chien le voyaient devenir de jour en jour plus maigre. Et l'on n'arrivait pas à comprendre pourquoi il maigrissait jusqu'à n'avoir que la peau sur les os.

« Je crois, en vérité, qu'on ne donne pas une croûte à cette bête, finit par dire la maîtresse aux servantes.

— Ah! madame, nous lui donnons tout autant que toujours. Seulement il ne mange plus rien dans le logis : il attend que la grande porte soit ouverte; alors il prend le large en emportant son pain. Où va ce chien, nous n'arrivons pas à le savoir.

— Que me racontez-vous?

— Oui, madame, et il y a trois semaines que dure ce trafic. »

Les maîtres du château avaient pour fils un beau jeune homme. Ce jeune homme se dit :

« Je saurai où il va. »

Il appelle le chien, il lui donne la moitié d'un pain rond. Puis il lui ouvre la porte. Et quand il le voit gagner les champs emportant le pain à sa gueule, il saute, lui, sur son cheval. Il le tenait dans la cour tout sellé, tout bridé; et le voilà sur les traces de son chien noir, parti au galop grand à travers la campagne.

Ce chien allait, allait, jusqu'à tant qu'il s'arrête à la fin dessous un gros buisson qui fleurissait tout rouge et blanc.

Le jeune homme qui suivait de loin, aussitôt met pied à terre, prend le licol et attache son cheval à un arbre.

Mais le diable ne lâche pas si vite ce qu'il a acheté et payé de ses écus. Il continuait de guetter la fille aux bras coupés, et pour être toujours en mesure de la prendre, il tournevirait par là autour. Quand il vit approcher le jeune homme, le dépit le saisit comme une rage. Sitôt le cheval attaché, il court à l'arbre, il coupe le licol.

Et voilà le cheval aux champs. Le jeune homme, qui ne pouvait pas voir le diable, fut bien surpris. Il rattrape pourtant son cheval, défait sa ceinture et le rattache à l'arbre.

Le diable, qui n'avait pas cessé d'épier, revient dans le moment, coupe la ceinture et chasse le cheval.

Le jeune homme n'y comprenait goutte. Il cherche dans ses poches : il n'y trouve que son chapelet : eh bien ! avec un chapelet ! De ce chapelet, il se sert comme d'un licol. Pour le coup, le diable n'y put rien.

Le jeune homme enfin d'approcher du buisson. Sous les branchées de fleurs, que voit-il là dans l'herbe, mangeant comme elle pouvait le demi-pain qu'avait apporté le chien noir ? Une fille, la plus belle qui fût jamais, la plus plaisante, mais qui n'avait pas plus de bras qu'un frêne des chemins quand on a fait la feuille.

« Grand-pitié de vous, créature ! Qui vous a laissée là, sans bras, sous ce buisson ? »

Il avait un tel air de franchise, de vaillance, si fait pour être aimé, enfin, qu'elle lui dit de bout en bout sa pauvre histoire.

« Vous ne resterez là à la rigueur du temps ni une heure, ni une minute davantage. Je vais vous emmener au château de mon père. »

Il la prend dans ses bras, la met sur son cheval, et, le cœur tout en feu, il l'emmène au château.

Le chien noir galopait à l'entour d'eux dans la campagne, sautant, jappant, leur faisant fête.

« Va, mon chien noir, tu ne manqueras ni de pain ni de viande aucun jour de ta vie. »

Il ne faut pas demander si on l'a bien soignée, pansée, nourrie, la fille aux bras coupés. Et ce jeune homme toujours là à veiller sur elle, qui avait eu tant de malheur.

Au bout de la semaine, il a dit à son père et à sa mère :

« Donnez-la-moi pour femme, car je n'en aurai jamais d'autre.

— Pauvre enfant, y penses-tu bien ? Une fille qui n'a même plus ses deux bras !

— Ah ! que pourriez-vous dire ? Je veux lui faire mettre deux autres bras d'argent. »

Il a fait comme il avait dit. Et ils se sont épousés. Il fallait bien : ils s'aimaient tant, tous deux.

Mais ils n'étaient pas mariés de trois jours qu'est venue une grande guerre. Le jeune homme a reçu commandement de partir.

Pendant qu'il était à la guerre, lui sont nés deux enfants, un garçon, une fille.

Sa femme lui faisait écrire bien souvent, et là, vite, dans son contentement, elle lui a fait annoncer la nouvelle. Vite, vite. Et

il lui a répondu par une lettre pleine de compliments, d'amitiés et de fleurs.

Mais le diable en fait tant qu'il peut. Il épiait toujours la belle aux bras d'argent. Et est-ce qu'il n'a pas arrêté cette lettre ?

Ce n'était rien encore : il l'a remplacée par une autre :

« Crois-tu donc me charger de ces deux crapauds-là ? Le jour de mon retour, je vous ôterai à tous la vie, à la mère, aux enfants ! »

Pensez quel coup. Elle ne savait plus où elle était, la pauvre. Elle va montrer ce papier à ses beaux-parents, ses jambes ne la portaient plus. Eux, démontés aussi, ne sachant que penser ni que faire.

« Il y a nécessité que tu partes, finit par dire le beau-père. Va-t'en d'ici, ma pauvre enfant, à la sauvegarde de Dieu, ces deux innocents avec toi. »

Elle qui ne pouvait même pas les porter !

Elle fit coudre une grande besace, elle mit l'un devant, l'autre derrière. Passant la porte, elle partit du château.

Elle alla au fond du pays, vers les grands bois de la montagne ; l'hiver venait ; au-dessus des volées de feuilles mortes, les grolles croassaient pour appeler la neige. Quand elle fut au milieu des bois, elle rencontra saint Pierre, aussi saint Jean.

« D'où venez-vous, où allez-vous, pauvre femme ? Vous avez l'air bien lasse et dans l'ennui. »

Alors le cœur lui creva, elle leur raconta tout : depuis le jour où le diable l'avait enlevée en lui abattant les deux bras, jusqu'à ce matin même où elle avait reçu une lettre de son mari. Lettre lui faisant savoir qu'au retour de la guerre il la tuerait, elle et ses deux enfants. De sorte qu'elle venait se cacher au fond des bois pour essayer de les préserver de la mort.

« Mais, pauvre femme, pourrez-vous les nourrir ?

— Le bon Dieu saura y pourvoir.

— Avez-vous même pu leur donner le baptême ?

— Les baptiser, moi qui n'ai pas de bras !

— Eh bien ! nous allons baptiser ces petits. »

Ils étaient là parmi les arbres et la fougère, dans un lieu où n'y avait pas d'eau. D'un bâton, ont donné un grand coup sur la place, et il en est sorti une belle fontaine. Ils ont tout aussitôt baptisé les enfants. L'un parrain du garçon et l'autre de la fille.

Puis ils ont dit :

« Cette eau est belle : il vous faudrait en boire. »

Elle en boit, à deux genoux, une grande gorgée. Voilà qu'un

de ses bras d'argent tombe et que son bras de chair repousse.

« Il faut en boire encore. »

Elle en boit une autre gorgée, et l'autre bras d'argent s'en va et repousse l'autre bras de chair. Elle pleurait, elle versait des larmes :

« Mes petits! J'ai des bras pour chercher votre vie! Ah! Dieu est bon; au moins je pourrai vous nourrir!

— Mais il vous faut d'abord une maison », dirent saint Pierre et saint Jean.

Ils prirent quatre pierres, les mirent l'une sur l'autre. Et ces pierres firent une maison, tout contre la fontaine.

« Demeurez là, et ramassez les bras d'argent : vous aurez affaire de ces deux bras quelque jour. Oui, restez là avec les deux petits, et n'ayez peur au milieu de ces bois. Mais tenez la porte fermée, et si l'on heurte, ne bougez tant qu'on n'aura dit : « Ouvrez-moi pour l'amour de Dieu! »

Parce qu'ils pensaient que le diable pourrait bien revenir encore.

Des jours, des jours, dans cette petite maison, mère et enfants ont vécu comme on vit dans les bois : d'oseille et de raiponce, d'airelles et de noisettes. Ils ne voyaient personne que le geai, la rousserolle et le pivert, parmi la touffe des arbres.

Et les petits ont poussé, les petits sont devenus grands.

La guerre a bien duré sept ans. Le père, cependant, est revenu de guerre. Sitôt dans son château, il a demandé sa femme, ses enfants et sa femme.

« Ils sont partis sur les routes du monde. Tu as écrit n'avoir que faire de ces enfants, et que tu leur ôterais la vie, à eux et à leur mère, le jour de ton retour. »

Ce lui fut comme un coup de couteau dans le cœur.

« Jamais! Au grand jamais je n'ai écrit chose pareille! Il faut que ce soit le diable! C'est le diable qui a arrêté ma lettre pour en faire passer une sienne à la place. O vous, ma femme! ô mes enfants! Je jure ma foi, ma loi, et mon sang et ma vie, que je ne réparaitrai en ce château si tous les trois je ne les y ramène. Vite! De quel côté sont-ils partis?

— Du côté des grands bois, du côté des montagnes! »

Lui, sur-le-champ il part, il va pour les chercher.

Il a marché longtemps, longtemps. La fatigue le surmontait venu le soir. Il était au milieu des bois, et la feuille lui bouchait la vue.

« Si pour me reposer, je trouvais seulement quelque pauvre maison... »

Comme il disait cela, il aperçoit au travers de la ramée une miette de lumière. Il avance de ce côté, — elle était loin et loin encore.

« On me laissera bien entrer, les gens permettront bien que j'entre. »

Enfin il arrive à la fontaine, à la petite maison sous les grands arbres. Le temps s'était levé, il faisait lune blanche. Il approche, trois petits coups frappe à la porte. La mère se lève pour ouvrir, la toujours toute bonne. Mais le petit se met devant elle :

« Rappelle-toi : saint Pierre a dit de tenir cette porte fermée tant qu'on ne dirait pas : " Ouvrez-moi pour l'amour de Dieu! " »

Le père, cependant, avait tout entendu :

« Ouvrez-moi pour l'amour de Dieu! », dit-il cette fois, en frappant trois nouveaux petits coups à la porte.

Vite, alors, la mère lui ouvre.

Il entre. Les petits étaient grands; comment les aurait-il connus? Sans battre des paupières, il regardait celle qui venait de lui ouvrir.

« Qui êtes-vous au milieu de ces bois? Y a-t-il longtemps que vous vivez ici? »

— Pas assez longtemps pour que j'aie oublié la peine, et le mari qui m'avait épousée, jadis, en sa maison.

— Comment donc êtes-vous dans ce lieu toute seule, avec ces deux petits enfants? »

Et il la regardait sans pouvoir la lâcher des yeux. Depuis qu'il était entré, il se sentait comme suffoqué de pitié et de joie.

« Mais puisque ma femme a les deux bras d'argent, ce n'est pas là ma femme. »

Il fallut bien pourtant qu'elle dise l'histoire; et sur la fin, les bras d'argent, voilà que le petit les montre, pendus à la muraille, au-dessus de son lit.

« Ha! je vois que c'est vous, ma femme et mes enfants, vous trois que j'aime autant que le cœur que je porte! »

Tout hors de lui, il les embrassait bien serré, les regardait, les embrassait encore. On était entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre. La nuit est courte en ce temps-là; elle ne leur dura guère

à se raconter leurs malheurs, attendant le jour à paraître. Mais sitôt le soleil levé, au premier chant des grives, il les emmena avec lui au château.

Et mon conte est fini. Priez bien le bon Dieu que le diable s'étrangle.